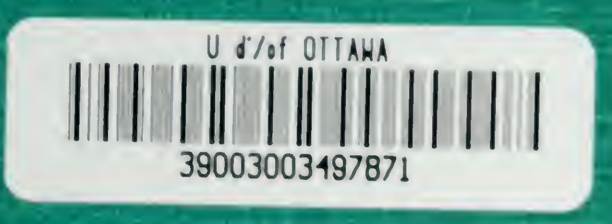

U d'/of OTTAWA
39003003497871



un admirateur de

très sympathiquement

Eugène [illegible]

LA MORT AUX BERCEAUX

Il a été tiré de cet ouvrage
six exemplaires sur japon impérial.



EUGÈNE DEMOLDER

—

La Mort aux Berceaux

NOËL EN UN ACTE

ORNÉ DE CINQ DESSINS PAR ÉTIENNE MORANNES



PARIS
ÉDITION DV MERCVRE DE FRANCE
XV, RVE DE L'ÉCHAVDÉ-SAINT-GERMAIN, XV

—

M DCCC XCIC

A

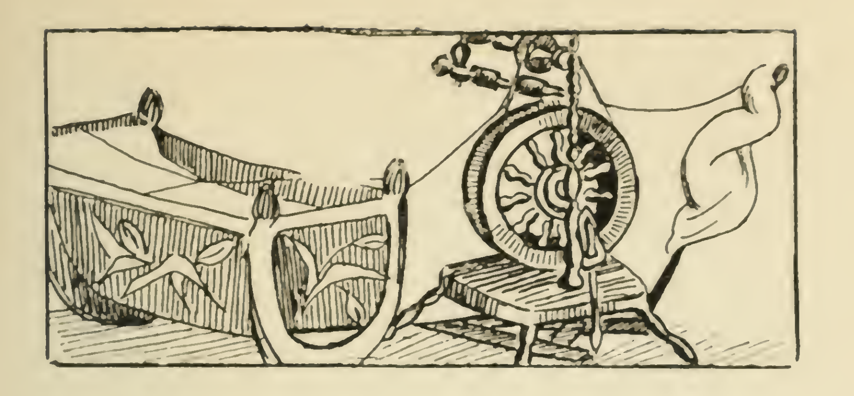
JORIS-KARL HUYSMANS

PERSONNAGES

Un enfant au berceau.
Walburge, mère de l'enfant.
Godelieve, sœur de Walburge.
Ursule, vieille servante.
Borinne, fille de pêcheurs.
Un lansquenet.

—

La scene représente une vaste salle de vieux château flamand. A droite, une grande fenêtre à petits carreaux. Dans le fond, une porte. Du feu dans l'âtre. Un berceau. Près du berceau, Walburge et Godelieve assises à des rouets. Borinne, un panier à la main, debout près d'elles. Décor et costumes archaïques.



SCÈNE I

WALBURGE, GODELIEVE, BORINNE

GODELIEVE

J'ai vu passer trois rois.

BORINNE

Si j'avais été là ! Je n'ai jamais vu de roi ! Avaient-ils la barbe fleurie, des escortes de lansquenets, des fanfares?

GODELIEVE

Ils étaient vieux et graves. On eût dit plutôt des grands prêtres. La lumière de leurs yeux brillait, très douce. Il planait un grand silence autour

d'eux, et ils ont passé sur la neige, très vite, comme s'ils devaient aller au bout du monde.

BORINNE

Grand'mère m'a conté que jadis un roi était, une fois, venu par nos communes. Il portait un casque d'argent, qui le faisait ressembler à un astre, et il ne s'avançait, sur son cheval blanc, qu'aux sons des fifres et des hautbois.

GODELIEVE

Borinne, c'est qu'il apparaissait pour sa joyeuse entrée. Mais ces rois sont venus en pèlerins, et bien qu'ils soient puissants, ils se montraient aussi humbles que des esclaves. Ils ont passé pensifs, sur de grands dromadaires qui portaient à leurs cous des lanternes pour les soirs ; ils allaient loger, disait-on, à l'auberge de la Belle-Etoile.

BORINNE

Et d'où venaient-ils, Mademoiselle?

GODELIEVE

Ils venaient de Bethléem. Ils avaient assisté à la naissance de cet enfant qu'on dit être né de la lumière du ciel. Ils avaient apporté à l'étable où s'est réfugiée Marie, de la myrrhe, de l'encens et de l'or.

BORINNE

Oui, ma mère m'a dit qu'un soir Marie et le charpentier Joseph, son mari, étaient arrivés à Bethléem. Ils ont frappé à la porte de l'hôtel du *Cheval Blanc*, mais le patron leur a répondu qu'il ne logeait pas les gueux. Ils ont frappé à l'auberge des *Trois Couronnes*, et là il leur fut dit qu'on y recevait les gens de bonne compagnie. Puis, comme le soir tombait et que l'enfant allait naître, ils se dirigèrent vers l'étable délabrée, à la sortie du village. Alors eut lieu l'étrange nuit. J'avais été, la veille, porter très loin, chez le bailli de Nazareth, les poissons de notre pêche : j'étais lasse et j'ai dormi très fort. Mais la mère m'a dit qu'elle a vu au ciel une étoile bizarre, et notre rue, le matin, fut pleine de voyageurs.

GODELIEVE

Oui, Borinne. Certains venaient de bien loin! J'ai vu des bateliers du Rhin, des bûcherons des Ardennes, des vignerons de Bourgogne, des pâtres de Campine et des bouviers des Flandres, à travers la nuit, sur la grand'route : des pauvres pour la plupart. Un pêcheur disait qu'il

avait entendu des sons de cloches au-dessus de la mer. Un meunier parlait de la croix givrée que faisaient les ailes de son moulin. Des bûcherons avouaient que leurs cœurs chantaient comme des rossignols.

WALBURGE

Ce que tu dis là, Godelieve, c'est la douceur entière du premier Noël !

GODELIEVE

Il y a des mois, déjà, que cet événement a passé sur nos âmes ; mais tout son enchantement perdure. C'est la plus belle nuit qu'aura contemplée le monde ! Depuis lors tout est renouvelé : le ciel est plus candide, les oiseaux sont plus merveilleux. Je vois des choses que je n'avais pas encore vues. Des tendresses se réveillent dans ma poitrine, comme des nids au mois de mai. Quelque chose a été sauvé au fond de nous-mêmes, par cet enfant.

WALBURGE

Peut-être, ma sœur. Moi aussi, le soir où les pâtres passaient sous notre balcon en portant des lanternes, j'ai senti mon cœur refleurir. Mais il

ı'a semblé qu'un lys noir poussait au milieu des
.itres.

GODELIEVE

Tu m'as parlé de ces tristesses, ma sœur, et j'en
ɔuffre. Pourquoi ces nuages sur ta joie?

WALBURGE

L'eau de l'Escaut sait-elle le secret des nues,
uand elles font glisser des ombres parmi les bancs
e sable? Je suis heureuse de vivre en ces temps
ux environs de Bethléem. Tous ces prodiges ne
ı'effraient pas : au contraire, ils chantent dans mon
me comme le chalumeau. Mais je crains le sang
ue j'ai vu en rêve, sur la neige de Noël. J'ai peur
e devoir payer cher le bonheur du monde. Quand
es sacrifices se consomment, Godelieve, les mères
ɔnt le plus éprouvées.

BORINNE

Madame? Madame!

On entend des sons de cor.

Ecoutez! Votre mari chasse et vous salue au
ɔin. A l'heure de l'Angelus, il vous apportera
es faisans, des bécassines, des lièvres, et peut-
tre les valets, en sonnant de la trompe, rentre-

ront-ils avec un sanglier. Il y a fête, chez vous, ce soir. Je vais dire à mon frère de vous envoyer les belles huîtres de Zélande que vous aimez tant. Il en est de blanches, comme des perles fondues! Et la nuit, toutes les fenêtres de votre château seront éclairées. Nous regarderons cela du fond de nos veillées, comme si nous voyions des écus d'or au ciel, et nous chanterons des noëls.

Elle regarde l'enfant dans son berceau.

Il dort!... Il est comme un fruit de l'été.

GODELIEVE, regardant aussi l'enfant.

Ses lèvres sont des œillets et elles attendent le sourire comme les œillets attendent le papillon. Heureux l'enfant né aux abords de la nuit sublime! Il grandira au milieu d'événements célèbres et verra le monde qui change.

WALBURGE

Peut-être!

BORINNE

Mais oui! Il est robuste. Ses menottes sont charnues, ses joues sont rouges. Enfant de belle race!

WALBURGE

Je ne dis pas. Mais tu es jeune, Borinne, et toi, Godelieve, tu es encore une vierge : vous ne pouvez comprendre tout ce qui se passe dans le cœur d'une mère. J'ai eu une vision d'épouvante. C'était dans un jardin qui étendait à l'infini des parterres touffus de roses : on eût dit que le printemps saignait de joie. Toutes les corolles éclataient au milieu de lys blancs, et comme il faisait un beau soleil, les plantes embaumaient. Soudain les lys, prenant l'aspect d'une plaine de neige, me rappelèrent la nuit pâle de Noël, dont les roses figuraient les cœurs en fête. J'entendais d'ailleurs des chants mystiques, où se mêlaient aux voix des anges des sons de harpes et des modulations de flûtes. Une joie céleste se célébrait autour de moi : tout exultait ; des abeilles passaient comme des balles d'or ; de grands papillons se posaient sur les parterres. Et bientôt des enfants circulèrent dans les chemins de ce parc. Leurs yeux y mettaient de nouvelles fleurs ; ils se donnaient la main en regardant les beaux bouquets. J'étais cependant lasse et triste ; ce soleil m'inquiétait, et ses rayons, au lieu d'ouvrir mon cœur, le resserraient dans une an-

goisse amère. Tout à coup j'apercus des éperviers de feu, qui traversaient l'espace ; les fleurs se crispèrent comme un souffle de douleur. Des bêtes hideuses sortirent de toutes les charmilles, des monstres dont la langue brillait comme des poignards, des dragons aux yeux féroces, des serpents aux dents d'acier. Les enfants furent dévorés; leurs chairs poupines saignèrent; leurs gorges furent ouvertes. Les mains sur les yeux pour ne pas voir cette boucherie, je courus à travers les roses... Mais le massacre était déjà consommé. Les fleurs élevaient des calices plus clairs, comme si les vies épandues sous leurs tiges les eussent fortifiées. Un grand silence régnait. Les bêtes et les enfants avaient disparu, et seule, bien qu'indemne des morsures des vipères et des salamandres, je gardai au fond de moi-même une plaie de tristesse, qui me fait toujours mal.

BORINNE

Madame, vous avez tort de croire aux rêves.

GODELIEVE

Borinne a raison. Walburge, chasse ces idées

noires. Et toi, Borinne, retourne aux pêcheries et apporte au château, pour ce soir, des poissons et des huîtres.

Borinne sort.

SCÈNE II

WALBURGE GODELIEVE

GODELIEVE

C'est pour ton enfant, Walburge, que ce rêve t'épouvante ?

Elle la prend par la taille.

Ne crains rien ! Vois comme les flammes sont claires et léchantes autour des bûches : on dirait des chiens familiers ; vois les belles étincelles de notre foyer heureux ; écoute le crépitement des bois auxquels le feu arrache leurs flamboyants trésors. Tout cela ne te parle-t-il pas de bonheur? Vois la journée rassurante, la lumière candide ! Comme elle inonde ta chambre et vient caresser

ton enfant ! Est-ce présage de malheur ! Et ce ciel ! Regarde !

Elle se dirige vers la fenêtre et GODELIEVE montre le ciel.

C'est un chœur de topazes ! C'est une âme d'archange épanchée au firmament ! Que ce ciel est sans présage ! Jusqu'à l'horizon vierge, il n'est que feu et banderolles d'azur ! Contemple la plaine — et la neige, comme un long manteau de fée ! Et sur l'Escaut, là-bas, les navires qui passent ! Le soleil leur fait traîner un songe d'or entre les rives... Ainsi, depuis que ton enfant est né tout n'a-t-il pas été souriant ? Et n'est-ce pas l'image de ton bonheur même que tu vois aujourd'hui dans ce pays aimé, voué, en ces temps, à Dieu sait quel événement grandiose, et dont nous avons vu si souvent verdir les arbres, fleurir les aubépines, mûrir les fruits ?

WALBURGE

Les choses restent indifférentes aux événements qui arrivent aux hommes.

GODELIEVE

Tu as tort, Walburge. Ce matin de dimanche

ne porte en lui que joie et bon augure. Les comtes de Zélande, de l'autre côté de l'Escaut, ont arboré des bannières aux tours de leurs châteaux. Les vieilles guerres sont finies.

WALBURGE

Quels sont ces gens qui traversent la campagne, là-bas, là-bas, près des moulins ?

GODELIEVE

C'est une femme assise sur un âne. Un homme suit.

WALBURGE

La femme serre un enfant dans ses bras !

GODELIEVE

Oui.

WALBURGE

Elle a un grand manteau bleu.

GODELIEVE

Oui.

WALBURGE

L'homme porte une scie sur l'épaule. Il semble bien las !

GODELIEVE

Oui.

WALBURGE

Où vont-ils par ce froid ? Et pourquoi l'enfant n'a-t-il pas l'air d'être né sur la terre ? Il brille !

GODELIEVE

Je ne sais.

WALBURGE

C'est eux ! Ceux de la crèche !

GODELIEVE

Oui, c'est eux !

WALBURGE

Mais ils fuient !

GODELIEVE

Le dimanche les appelle aux villages voisins !

WALBURGE

Leur allure est si rapide ! Les voilà le long des saules, les voilà le long des remparts... Ils escaladent la digue... Les voilà près du phare... Les voilà au bord de l'Escaut...

GODELIEVE

Une barque les attendait.

WALBURGE

Ciel ! un ange !

Une pause.

GODELIEVE

Un ange tout blanc qui les fait entrer dans la barque !... Ils s'éloignent de la rive !

WALBURGE

J'étouffe ! Ce miracle me fait trembler.

Une pause.

GODELIEVE

Ma sœur, est-ce présage de malheur que de voir, là-bas, ces grandes ailes d'anges reflétées par l'eau de notre Escaut ?

Une pause.

WALBURGE retourne s'asseoir près du berceau.

WALBURGE

Cette fuite me terrifie ! Pourquoi ont-ils quitté l'étable ? Pourquoi Marie cache-t-elle aujourd'hui l'enfant qu'elle offrait à l'adoration des mendiants et des bergers ? Pourquoi l'ange les arrache-t-il à ce pays ?

GODELIEVE

Ils vont en Zélande montrer au peuple l'enfant dont on parle mystérieusement.

WALBURGE

Ah ! Non ! Non ! Non ! Cette fuite verse son ombre dans ma poitrine. Il me semble qu'avec eux tout mon bonheur passe le fleuve !

Regardant l'enfant.

Pauvre innocent !

GODELIEVE

Tu as tort de te chagriner ainsi, ma sœur ! O le mignon ! On lit sur sa douce figure le bonheur qui l'attend. Il sourit, dans son sommeil, comme s'il entrevoyait le paradis.

WALBURGE

Peut-être.

GODELIEVE

Il grandira. Tu le verras, un jour, poursuivre les sangliers dans la plaine. Tu verras sa barbe blonde dorer son menton et ses lèvres. Tu l'entendras chanter aux cours d'amour avec les trouvères. Et peut-être le duc de Bourgogne le voudra parmi ses pages.

WALBURGE

Oui, Godelieve, ce que tu dis là : des rêves autour d'un berceau!

La porte s'ouvre avec fracas et entre URSULE effarée.

SCÈNE III

WALBURGE, GODELIEVE, URSULE

WALBURGE, se levant effrayée.

Ursule ! Ursule ! qu'y a-t-il !... Non, ne me le dis pas ! Je n'ose l'entendre !... Si, dis-le-moi, vite, qu'y a-t-il !

URSULE

Madame ! Madame ! Il y a sur notre porte un signe rouge que je n'ai pu effacer !

WALBURGE

Un signe rouge !

GODELIEVE

Un signe rouge !

URSULE

Comme si l'on avait tué un agneau sur le seuil.

WALBURGE

Nous sommes maudits !

GODELIEVE

C'est étrange !

WALBURGE, à Ursule.

Un signe rouge, as-tu dit ?

URSULE

Et il y en a plusieurs dans le village.

On entend des sons de trompette.

GODELIEVE

Voilà ton mari qui rentre.

WALBURGE

Ce n'est pas le son de ses trompes !

GODELIEVE

Alors ce sont des chasseurs qui viennent de Flandre.

WALBURGE

Je ne sais pas ce que c'est. Mais cela me paraît des

musiques de l'enfer ! Ah ! Voilà les chiens qui hurlent à la mort !

URSULE

Je viens de leur donner du pain.

WALBURGE, allant à la fenêtre.

Regardez — là-bas ! des soldats à cheval !

GODELIEVE

C'est l'escorte du duc qui va rendre visite aux comtes de Zélande.

WALBURGE

Non ! Ils sont comme des vautours ivres, comme des chacals, comme des hyènes. Dieu ! Ils essuient des épées ! Mon enfant !

Elle prend son enfant, le serre dans ses bras, assise près du feu.

URSULE

Madame, ne tremblez pas ainsi !

WALBURGE

J'ai froid !

URSULE

Je vais mettre de nouvelles bûches dans l'âtre.

Elle jette des bûches dans l'âtre en disant :

Cela vous réchauffera le sang !

GODELIEVE, qui s'est approchée de la fenêtre.

Notre village est plein de soldats ! Ils ont des piques, des haches. Grand Dieu ! Grand Dieu ! Ils enfoncent à coups de poutre la porte de la maison du bourgmestre, sur laquelle se trouve un signe rouge aussi ! Seigneur ! Seigneur !

URSULE

Sommes-nous revenus aux temps des vieilles guerres !

Elle tire un chapelet de sa poche.

GODELIEVE

Voilà des lansquenets dans le jardin du sacristain ! Ils agitent des sabres ensanglantés ! Ciel !

Elle met ses mains devant sa figure.

URSULE, qui s'est approchée de la fenêtre.

Ils jettent un enfant mort au fond d'un puits !

WALBURGE, toujours assise, l'enfant dans ses bras.

Adieu ! Adieu ! Adieu ! Le ciel est noir !

URSULE

En voilà à la brasserie du *Cornet d'or* ! Ils grimpent sur des tonneaux à la chambre du dernier

né! En voilà chez le charron! En voilà dans la forge! En voilà au cabaret de la *Brebis égarée*! Il y en a partout! Et ils sont saouls! Ils sont saouls! Ils sont saouls! Et ils enfoncent encore des futailles!

WALBURGE, se levant, l'enfant dans ses bras.

Fuyons!

GODELIEVE, regardant par la fenêtre.

Oh! Mais il y a des soldats partout!

URSULE

Madame! Ils se battent avec votre mari dans la cour!

WALBURGE

Fermez la porte!

URSULE se précipite vers le verrou, mais un lansquenet enfonce la porte et se précipite vers WALBURGE à laquelle il arrache l'enfant en criant:

LE LANSQUENET

Lâchez donc! c'est par ordre du Roi!

WALBURGE tombe sur le plancher. GODELIEVE se précipite vers elle, la relève un peu.

GODELIEVE

Walburge, il ne mourra pas! Walburge, reviens

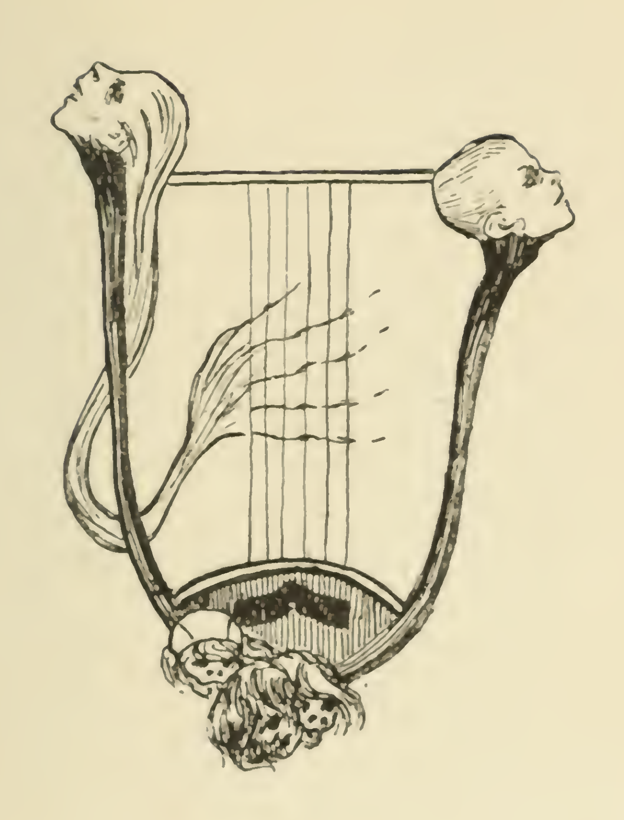
à la vie! Ne reste pas ainsi avec des yeux blancs comme des billes d'argent, avec des lèvres pâles comme des violettes mortes ! Walburge ! Il ne mourra pas ! Ah qu'on apporte de l'eau !... Walburge ! C'est le massacre des innocents ! Ils montent dans un grand espace bleu ! Les étoiles, à leurs côtés, ne vois-tu pas, semblent des trônes d'or. Ils vont, là-bas, vois-tu, là-bas, là-bas, vers ces collines éthérées, là-bas, vers ces musiques sublimes, vers ces mers de vermeil, vers ces lacs de lumière, dont ils seront les mouettes pâles et éternelles.

WALBURGE, se réveillant.

Godelieve !... Ah ! La plaie me fait mal !

Elle se lève tout à coup, égarée, et disparaît par la porte.

(Rideau)





Imprimé
par
Lucien Marpon
128, rue d'Alésia, 128.
Paris.


a39003 003497871b